

M^{me} du Cayla, le crépuscule d'un métier

Au cours des premières années de la Restauration, la comtesse devient vite l'égérie de Louis XVIII. Car, pour le souverain célibataire à la légitimité fragile et à la famille déchirée, cette femme se révèle l'atout charme de la monarchie. **PAR MATTHIEU MENSCH**

Le 3 mai 1814, Louis le Désiré fait son retour dans la capitale de ses ancêtres, qu'il a quittée voilà plus de vingt-trois ans. Dans la calèche qui franchit la porte Saint-Denis, ce n'est pas la reine qui est assise à ses côtés, mais la duchesse d'Angoulême. La triste Marie-Joséphine de Savoie s'est éteinte en 1810, minée par son humide exil anglais. La nièce du roi, fille de Louis XVI, n'est cependant guère plus joyeuse. Celle qui doit incarner à la fois la légitimité du passé et le pardon de l'avenir n'est pour son oncle qu'un soutien de façade, propre à séduire la propagande royaliste et les sentimentalistes. C'est donc un roi seul, privé de toute forme d'affection féminine qui prend possession des Tuileries.

Louis XVIII n'est pas connu pour être un homme à femmes. S'il aime à se revendiquer de son glorieux ancêtre Henri IV, il n'a rien d'un vert galant. Ses surnoms n'invitent d'ailleurs guère à la volupté : «roi podagre», «roi fauteuil» ou le «Gros Dado». Conscient que son retour sur le trône relève plus du pragmatisme politique que d'un élan populaire, il aurait résumé la situation : «Je suis comme les femmes pas très jolies, que l'on s'efforce d'aimer par raison.

Après tout, c'est encore la nécessité qui fait les meilleurs mariages.» À défaut d'être charismatique et jovial, Louis XVIII a bien compris une chose : l'impératif pour un roi d'avoir une femme à ses côtés. Qui, alors, pour reprendre le flambeau des indispensables amies royales ? Le roi a besoin d'une tête bien faite et d'une épaule sur laquelle épancher la déception que lui inspire sa propre famille : un frère aux antipodes de sa politique et une nièce revêche et sourde à ses injonctions.

Louis réclame « sa fille »

Zoé Talon est née le 25 août 1785. Fille d'Antoine Omer Talon, magistrat impliqué dans la nébuleuse affaire Favras et qui ne doit son salut qu'à sa fuite vers l'Angleterre en 1792, elle fréquente le pensionnat de M^{me} Campan, où elle apprend cet art si apprécié à Versailles, celui de la conversation. La confortable fortune paternelle lui promet une dot considérable. En 1802, elle épouse le fils du comte Baschi du Cayla, fidèle aux Bourbons, ayant combattu aux côtés du prince de Condé, qui se révélera un mari ombrageux. Ils auront malgré tout deux enfants. Sa nouvelle belle-mère, ancienne dame de Marie-Joséphine de Savoie, la prend sous son aile. Au



seuil de la mort, en 1816, elle devine que son fils ne fera pas de cadeaux à Zoé et décide de la recommander à Louis XVIII en souvenir de sa fidélité envers son épouse.

Prête à tout pour conserver la garde de ses enfants, la comtesse du Cayla plaide sa cause auprès d'un roi subjugué par cette femme charmante et cultivée. L'intervention royale permet à Zoé une séparation en sa faveur. À compter de ce jour, le roi réclame «sa fille» toutes les semaines. Le règne de Zoé durera jusqu'à la mort du roi. La réalité est bien loin de celle imaginée par les caricaturistes qui présentent un roi obèse prisant son tabac sur les fesses



Auxiliaire de vie L'aristocrate soutient, par sa présence et son esprit, le vieux roi. Il la remerciera en la couvrant de cadeaux et lui offre le château de Saint-Ouen. Portrait de la comtesse du Cayla et de ses enfants sur la terrasse du château de Saint-Ouen, par F. Gérard (v. 1825).

Louis XVI, les favorites aux abonnés absentes... Un problème pour un roi ?

À Versailles, il était devenu presque traditionnel que la reine soit effacée par de brillantes maîtresses. Qui se souvient des tristes Marie-Thérèse d'Autriche et Marie Leszczyńska ? Mais c'est peut-être bien là que se situe le nœud du problème. Ces deux souveraines ont laissé l'image de reines pieuses, résignées, bafouées et donc aimables. Aux antipodes de leurs époux, elles incarnent, avec dignité, la fonction royale et s'attirent toutes les sympathies populaires. Louis XVI, qui a déjà bien du mal à partager la moindre intimité avec son épouse, n'éprouvera jamais le besoin de faire revivre la fonction de favorite royale.

Si certains louent la fidélité du roi, on peut aussi pointer du doigt son imprudence. En refusant de placer devant la reine un paravent propre à absorber la haine populaire, le roi la livre, sans le vouloir, à l'opprobre. Elle est le réceptacle de toutes les critiques ; on lui prête les vices des favorites : luxure, coquetterie, dépenses exorbitantes et influence sur le roi. En cherchant à donner un exemple vertueux, Louis XVI fait de Marie-Antoinette un bouc émissaire mais invite également ses détracteurs à s'interroger sur sa propre virilité. Un roi faible de corps ne l'est-il pas aussi d'esprit ? M. M.

rebondies de son amie qui s'exclame : « Mon cul était sa tabatière... Ah, faut-il qu'un homme soit cochon ! »

Une confession bienvenue

M^{me} du Cayla n'a qu'une très faible influence politique sur le roi. Il est loin le temps où les favorites faisaient et défaisaient à leur guise les cabinets ministériels. La comtesse ne semble pas vouloir jouer à ce jeu et, comme celles qui l'ont précédée, elle assure avant tout son avenir et celui de ses enfants. Le roi

est généreux et sait remercier celle qui le divertit et l'écoute. En plus des bijoux, objets d'art et sommes d'argent, il offre à Zoé le château de Saint-Ouen. Pour que l'honneur reste sauf, elle prétend le racheter au roi, ce qu'elle fera, pour une somme bien en deçà de sa valeur réelle. Son fils se voit également gratifié de revenus et d'offices tandis que sa fille devient princesse de Beauvau-Craon.

À la mort du roi, en 1824, il se murmure que la comtesse favorisa la réconciliation entre Louis et son frère

et héritier. De même, la duchesse d'Angoulême lui sait gré d'avoir obtenu que le roi se confesse. Ce dernier service rendu au trône lui permet de conserver de Charles X une pension confortable, abolie par Louis-Philippe, qui n'entend pas continuer à financer cet avatar d'un monde révolu. La comtesse du Cayla s'éteint le 19 mars 1852, ayant vu toutes les couronnes tomber. Elle clôt définitivement ce chapitre de celles qui furent, plus souvent que des maîtresses, des compagnes des rois.